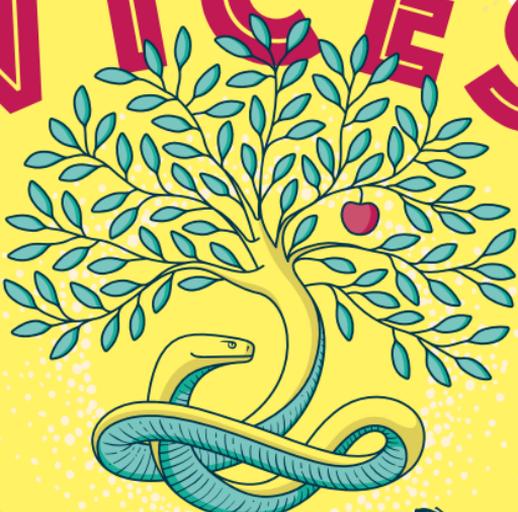


DELPHINE BERTHOLON • ARIANE BOIS
SOPHIE CARQUAIN • DOMINIQUE DYENS
GAËLLE JOSSE • AGATHE RUGA • MARIE SELLIER

petits
VICES

& gros
DÉFAUTS

NOUVELLES

7 PÉCHÉS CAPITAUX
VUS PAR
7 ROMANCIÈRES


CHARLESTON
POCHE

petits VICES & gros DÉFAUTS



L'avez-vous remarqué ? Au début, tout est beau, en couple, en famille, au boulot. Et puis très vite, la nature revient au galop. La colère se révèle, la paresse s'installe, la luxure se débusque. Quant à l'orgueil ou à l'envie, ils se cachent de moins en moins. Sans compter la gourmandise si fréquente, ou l'avarice, encore taboue. Les péchés capitaux existent depuis la nuit des temps pour une bonne raison : ils sont inévitables.

Sept romancières d'aujourd'hui ont choisi de s'en inspirer, de s'en moquer et d'en rire. Suivez-les sur la route de nos petits défauts et de nos grands vices : dangereux, séduisants, pardonnables ou au contraire réhivitoires, ils sont surtout humains. Si humains qu'on risque tous et toutes de s'y retrouver un peu, beaucoup, à la folie !

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-661-5



9 782368 126615

7,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

PETITS VICES
ET GROS DÉFAUTS

Conseil éditorial : Ariane Bois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-661-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact
de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus
grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur
du papier issu de forêts gérées durablement.

Delphine Bertholon, Ariane Bois,
Sophie Carquain, Dominique Dyens,
Gaëlle Josse, Agathe Ruga, Marie Sellier

PETITS VICES
ET
GROS DÉFAUTS

Nouvelles


CHARLESTON
POCHE

SOMMAIRE

Introduction	9
La paresse	
<i>Les Souliers fantastiques</i> de Delphine Bertholon	13
L'avarice	
<i>Ma très chère femme</i> de Ariane Bois	45
L'orgueil	
<i>Et enfin, pleurer...</i> de Sophie Carquain	67
La gourmandise	
<i>En terre gourmande</i> de Dominique Dyens	91

L'envie

Mon doux, mon tendre, mon merveilleux
amour de Gaëlle Josse 111

La luxure

Les Corps reclus de Agathe Ruga 133

La colère

Notre merveilleuse aventure de Marie Sellier 155

INTRODUCTION

Il y en a sept, sept comme les jours de la semaine. Les péchés capitaux ont souvent été appris dès le plus jeune âge, intégrés, puis... oubliés.

Aujourd'hui, qui peut encore réciter leur liste sans se tromper ou en oublier un ? Remontons donc ensemble, si vous le voulez bien, le temps. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces fameux péchés qui promettent l'enfer dans la religion chrétienne ne datent pas de la Bible, mais proviennent d'un moine en Égypte au IV^e siècle. Celui-ci en établit la liste : il y a la luxure, la paresse, l'envie, l'orgueil, la colère, la gourmandise, l'avarice et... la tristesse. Cette dernière disparaîtra au fil des années, et au VI^e siècle le pape Grégoire le Grand fixe définitivement pour l'Église catholique la liste à sept.

Au fait, pourquoi ces péchés sont-ils dit capitaux ? Pas parce qu'ils seraient pires que les autres ; la preuve ? Le meurtre ou le viol n'y figurent pas. Capitaux vient du latin « capita », c'est à dire qu'ils se rapportent à la tête, sont centraux, et d'eux découlent tous les autres. L'envie ou l'orgueil peuvent vous donner en effet envie de trucider votre voisin ou votre conjoint... et la colère, on le sait, peut vous mener aux pires extrémités.

Aujourd'hui, nous avons voulu savoir si ces gros défauts ou petits vices peuvent encore s'inviter dans nos vies, en prendre le contrôle, souvent à notre insu, et provoquer catastrophes, quiproquos ou pieds de nez au destin. Faut-il s'en moquer ou se soigner ? En rire ou en pleurer ? Les déplorer ou les cultiver ?

Il y a presque cent ans, les éditions Gallimard avaient demandé en 1929 à des écrivains prometteurs (Mac Orlan, Kessel, Morand, Giraudoux, Max Jacob...) de rédiger chacun une nouvelle sur l'un de ces péchés. Ces écrivains étaient tous des hommes.

Les éditions Charleston, en 2020, ont demandé à sept romancières de talent de revisiter la liste des péchés et de piocher chacune à leur guise dans ces travers si humains. La colère d'une mère porteuse, l'orgueil de celle qui ne veut pas pleurer, un homme au buffet de tous les plaisirs, la

luxure par écrans interposés, des charentaises enchantées, un couple face à l'avarice ou encore un rendez-vous amoureux qui tourne mal, on s'amuse beaucoup dans ce recueil. Les péchés capitaux, vous l'apprendrez, sont parfois aussi capiteux, et le désir, l'amour se cachent derrière chacun d'entre eux. Alors, l'enfer ou le septième ciel ? À vous d'en juger !

Je voulais remercier la formidable équipe de Charleston, et Karine Bailly de Robien à sa tête, qui la première a eu foi en ce projet et l'a porté avec enthousiasme. Pas de mots assez puissants pour remercier ces autrices pour la confiance accordée, leur inventivité autour d'un thème imposé et leur joie à écrire de manière courte et imagée. Au fil des mois, elles ont échangé, proposé des pistes, imaginé des scénarios, offert des petites histoires pleines d'émotions. Le résultat, vous le tenez dans vos mains. Collectivement, ce fut un immense plaisir de raconter : espérons que vous aurez le même plaisir à lire.

Au final, quel serait pour vous le pire des péchés ? Vous le saurez en refermant ce livre qui n'a d'autre ambition que de vous distraire.

Bonne lecture à toutes et à tous,

Ariane Bois

la paresse
LA PARESSE



LES SOULIERS
FANTASTIQUES

DELPHINE BERTHOLON

Colis

Cette étrange affaire a commencé de la manière la plus banale qui soit : avec un colis. Un colis léger, tampons de la Poste faisant foi, emballé dans du papier kraft, quelques centimètres cubes à l'air inoffensif, le tout déposé dans notre boîte aux lettres par un beau jour d'avril et un facteur zélé.

Bien sûr, l'histoire des faits divers enseigne que les courriers à l'air inoffensif ne le sont pas toujours, il suffit d'évoquer Unabomber ou les lettres pleines d'anthrax envoyées jadis aux grands de ce monde. Mais en l'occurrence, il semblait s'agir d'un colis parfaitement anodin, même une fois déballé : une boîte en carton blanc et, à l'intérieur, une paire de charentaises. Des charentaises un peu usées, certes, mais de belle facture, en pure laine imprimée tartan et de fabrication

française, comme le stipulait une étiquette fièrement cousue à l'intérieur de chaque pied.

Ce colis était adressé à ma femme.

Je ne l'ai, bien sûr, pas ouvert avant son retour du travail. Ce n'est pas mon genre d'ouvrir le courrier des autres, et surtout pas celui de ma femme.

Je me rends compte que je ne commence pas cette histoire au bon endroit. Il faudrait d'abord que je vous parle de ma femme.

Je la connais depuis vingt ans et nous sommes mariés depuis quinze, c'est à dire peu ou prou l'âge de notre fils. Oui, je fais partie de ces gens-là, ces gens qui se sont mariés parce que leur copine était enceinte. Je l'aurais épousée tout de même, j'étais amoureux fou et cela n'a pas changé. Mais, disons, sa grossesse a accéléré le processus matrimonial. Elle n'y tenait pas tant que ça, j'ai dû lui forcer la main avec un genou à terre et des boniments de telenovela. Elle voulait du bébé, sans l'ombre d'un doute ; de moi, ce n'était pas une certitude. J'étais pourtant beau gosse et réputé fort drôle, mais ma femme n'a jamais été facile en affaires, même à vingt-cinq ans. Bref, nous nous sommes mariés : elle était ronde et sublime dans sa robe blanche et, trois mois plus tard, Lucas est venu au monde, potelé et déjà corrosif, vocalement parlant.

Durant sa grossesse, Leïla n'a jamais cessé de travailler. Non qu'elle ait un métier qui aurait anéanti la planète si elle s'était arrêtée quelques semaines – attention, je ne suis pas en train de dire que le travail de ma femme n'est pas important : je dis juste que la civilisation aurait pu y survivre.

Je me perds en digressions, pardonnez-moi : on dirait mon fils avec ses tentatives de dissertations, lesquelles terminent inmanquablement à vingt mille lieues du sujet initial. Les chiens ne font pas des chats, j'imagine. Mais voilà : mon fils et moi sommes de grands paresseux aux yeux de ma femme. Je suis journaliste people, pour l'un de ces magazines que vous lisez sur la plage. Je sais de quoi ça a l'air mais je trime beaucoup, je vous assure ; simplement, ce n'est pas quantifiable par un concept aussi bureaucratique que celui d'« heures travaillées ». Mon fils trime beaucoup, lui aussi, j'en suis certain (avec ses notes honnêtes, je lui laisse le bénéfice du doute ; il pourrait faire mieux s'il passait moins de temps à draguer les filles, jouer à la Playstation et consommer du Netflix, mais je ne lui jette pas la pierre – le boulot, ce n'est pas tout dans la vie, d'ailleurs je regarde moi-même beaucoup de séries, je dois me tenir au courant des derniers acteurs à la mode, c'est une obligation professionnelle).

Où en étais-je ?

Ah, oui.

On pourrait qualifier ma femme de « workaholic ». Je n'aime pas, moi non plus, ces anglicismes à la noix, mais force est de constater que ledit anglicisme lui va comme un gant. Coresponsable d'un vaste et luxueux magasin de décoration (elle appelle cela un « concept-store »), Leïla est associée depuis l'origine avec une certaine Lucie Martel. Je n'ai rencontré Lucie qu'en de rares occasions mais, chaque fois, elle m'a fait l'effet d'un bloc de glace, de ceux qui coulèrent le *Titanic*, car je pressentais que sa blondeur réfrigérée n'était que la partie émergée de l'iceberg. Si je suis tout à fait franc, je soupçonne qu'au boulot, ma femme peut être, elle aussi, la pire des garces, mais une garce avec fougue et panache, à l'inverse de Lucie. Je crois que seules les garces parviennent à réussir – je veux dire, à *vraiment* réussir, dans le monde merveilleux de l'entreprise. La réussite n'est pas une affaire de genre, mais les femmes doivent tant se battre que le cœur reste peut-être davantage au bord de l'autoroute.

Leïla était donc un bourreau de travail. Elle vivait dans sa boutique et ne l'aurait lâchée pour rien au monde, pas même pour un petit être rose et gesticulant, que mon métier de « glandeur » m'avait permis de nourrir à heures régulières. Elle nous aime pourtant, et son addiction

l'a probablement fait souffrir – toutes ces choses qu'elle a ratées, premiers pas, premiers mots, spectacles de fin d'année et matchs de volley. Mais voilà : elle était droguée.

Et puis, les charentaises sont arrivées.

ANNIVERSAIRE

Les deux mains fermement agrippées à ses hanches, Leïla était penchée au-dessus de la boîte qu'elle venait d'ouvrir. Moue dubitative de mauvais augure.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, sans trop oser m'approcher pour ne pas violer l'intimité de ma femme.

— Je n'en sais rien. Des... pantoufles ?

Sa réponse m'ayant donné une sorte de feu vert, je m'approchai du colis éventré sur la table.

— Oh, des charentaises ! Mon père a presque les mêmes !

Je dus faire preuve d'un trop grand enthousiasme, car elle me dévisagea comme le dernier des crétiens.

— Super. C'est vraiment bien me connaître, de m'offrir des pompes que ton père est capable de porter... Mais bon, ça ne m'étonne pas d'elle.

— C'est-à-dire ?

— Ma sœur.

J'étais un peu surpris.

— Ah oui ? Le colis vient de Meya ?

Leïla leva les yeux au ciel.

— Elle ne donne jamais de nouvelles, oublie tous les anniversaires et d'un coup, elle m'envoie des pantoufles ? Regarde, elles ne sont même pas neuves... Pour mes quarante ans, cette folle m'offre des pantoufles *d'occasion* ! Tu y crois ? Elle est impayable.

Je me vois donc contraint de contextualiser. Si Meya est la sœur cadette de Leïla, c'est peu dire qu'elles ne semblent pas avoir été fabriquées par les mêmes personnes (ce qui est pourtant le cas, même si leurs parents ne sont plus de ce monde – un crash aérien, c'est rare mais cela arrive, coup tordu du destin). Ma femme, indépendante en diable et souvent vindicative, possède, disons, un tempérament de lionne. Sa jeune sœur, en revanche, est une créature faussement fragile et totalement « à l'ouest », selon les mots de son aînée. Il est vrai que Meya, pourtant née à la fin des années 1980, semble vivre dans les années 1970. Elle s'est retirée voilà près d'une décennie dans une sorte de communauté post-hippie et pré-survivaliste, persuadée d'avoir des dons pour la sorcellerie, la peinture abstraite et la cuisine

végane. Qui suis-je pour juger ? J'ai toujours beaucoup aimé ma belle-sœur et si cela ne tenait qu'à moi, j'irais tous les ans lui rendre visite dans son néo-kibboutz en Ariège.

Cet étrange cadeau ne m'étonnait guère d'elle, mais je me demandais un peu quel était le message. Provocation ? Taquinerie ? Pire ?

— Elle t'a écrit un mot ? demandai-je avec prudence.

— Même pas ! À tous les coups, à force de traire les chèvres, elle ne sait plus tenir un stylo.

(Ambiance.)

Les pantoufles manquèrent finir à la poubelle mais, par miracle, notre fils fit irruption à ce moment précis, ouvrant la porte avec fracas et balançant son Eastpak de toutes ses forces adolescentes, lequel glissa sur le parquet telle une boule de bowling incapable du moindre strike. Pour tout dire, le sac atterrit piteusement à mes pieds.

— Salut, dis-je d'un air désinvolte. Bonne journée ? Tout va comme tu veux ?

— Le système est pourri ! cracha Lucas entre ses dents.

— Mais encore ? Tu as eu une sale note ?

Il leva les yeux au ciel et, un instant, ressembla comme deux gouttes d'eau à sa mère.

— OK, boomer. T'as raison, y a que les notes dans la vie.

Sa réponse me vexa : je suis né en 1979 et le terme « boomer » était clairement une insulte à ma minuscule quarantaine. Mais Leïla avait déjà les nerfs à vif et je ne voulais pas me retrouver en proie à une guérilla domestique.

— Viens plutôt voir ce que Meya a offert à ta mère. Quoi qu'il se soit passé dans ta vie, mec, tu peux me croire : ça va te remonter le moral.

Oui, quelquefois, j'appelle mon fils « mec ». On fait ce qu'on peut... (Dans un tweet, j'ajouterais une émoticône « goutte de sueur sur le front », mais bon, vous voyez ce que je veux dire).

Lucas, soudain concerné par la vie familiale, s'approcha de la table du salon. Il éclata de rire.

— Ah ouais, quand même !

Leïla ne put s'empêcher de pouffer.

— La classe, hein ? soupira-t-elle. Tout à fait mon genre.

Sur ce, sans doute pour amuser son fils, elle envoya valser ses escarpins et enfila les charentaises, du meilleur effet avec son impeccable petite robe noire.

Ce qui arriva par la suite, absolument personne n'aurait pu le prédire.

CHIANTI

A peine Leïla eut-elle enfilé les pantoufles écossaises que quelque chose dans son corps se métamorphosa. Sur le moment, ce ne fut pas flagrant, mais Lucas et moi échangeâmes un regard. Ce n'était pas un regard de connivence, ni même de moquerie ; c'était quelque chose d'autre, difficilement intelligible. Ma femme, debout dans sa sculpturale robe noire, sembla s'affaisser, un peu comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Elle a un port de tête altier, un long cou gracile (elle fut danseuse classique, en sa prime jeunesse) et le dos étrangement droit malgré des talons qui scandaliseraient n'importe quel podologue. Leïla est d'ordinaire une princesse racée, une statue vivante. Et puis là : *pouf*.